

la terre ou dans des régions barbares que les vaisseaux ont porté la terreur et dicté des lois. Leur action s'est fait vivement sentir même au milieu de nous, et a dérangé les anciens systèmes. Il s'est formé un nouvel équilibre. Du continent, la balance du pouvoir a passé aux nations maritimes. Comme la nature de leurs forces les rapprochait de tous les pays qui bordaient l'Océan et ses différens golfes, il leur a été possible de faire du bien ou du mal à plus d'états ; elles ont donc dû avoir plus d'alliés, plus de considération, et plus d'influence. Ces avantages ont frappé les gouvernemens que leur situation mettait à portée de les partager ; et il n'en est presque aucun qui n'ait fait plus ou moins d'efforts, des efforts plus ou moins heureux pour y réussir.

Puisque la nature a décidé que les hommes s'agitent éternellement sur notre planète, et qu'ils la fatigueraient sans cesse par leur inquiétude, c'est un bonheur pour les temps modernes que les forces de la mer fassent une diversion à celles de la terre. Une puissance qui a des côtes à garder ne peut aisément franchir les barrières de ses voisins. Il lui faut des préparatifs immenses, des troupes innombrables, des arsenaux de toute espèce, une double provision de moyens et de ressources pour exécuter ses projets de conquête. Depuis que l'Europe navigue, elle jouit d'une plus grande sécurité. Ses guerres sont peut-être aussi fréquentes, aussi sanglantes ; mais elle

en est moins ravagée, moins affaiblie. Les opérations y sont conduites avec plus de concert, de combinaison, et moins de ces grands effets qui dérangent tous les systèmes. Il y a plus d'efforts et moins de secousses. Toutes les passions y sont entraînées vers un certain bien général, un grand but politique, un heureux emploi de toutes les facultés physiques et morales, qui est le commerce.

L'importance où s'est élevée la marine conduira avec le temps tout ce qui y a un rapport plus ou moins prochain au degré de perfection dont il est susceptible. Jusqu'au milieu du dernier siècle, des routines vagues présidaient à la construction des vaisseaux. *On ne sait ce que la mer veut*, était encore un proverbe. A cette époque la géométrie porta son attention sur cet art, qui devenait tous les jours plus intéressant, et y appliqua quelques-uns de ses principes. Depuis elle s'en est occupée plus sérieusement, et toujours avec succès. Cependant on est bien éloigné des démonstrations, puisqu'il règne tant de variété dans les dimensions que suivent les différens ateliers.

A mesure que la marine devenait une science, c'était une nécessité qu'elle fût étudiée par ceux qui suivaient cette profession. On parvint lentement, mais enfin on parvint à leur faire comprendre que les commandans qui auraient des idées générales fondées sur des règles mathématiques,

auraient une grande supériorité sur des officiers qui, n'ayant que des habitudes, ne pourraient juger des choses qu'ils auraient à faire que par leur analogie avec celles qu'ils auraient déjà vues. Des écoles s'ouvrirent de tous les côtés, et de jeunes gens y furent instruits dans la tactique navale et dans d'autres connaissances aussi importantes.

C'était quelque chose ; mais ce n'était pas tout. Dans un métier où la disposition de la mer et des courans, le mouvement des vaisseaux, la force et la variété des vents, les fréquens accidens du feu, la rupture ordinaire des voiles et des cordages, cent autres circonstances multiplient à l'infini les combinaisons ; où, sous le tonnerre du canon et au milieu des plus grands dangers, il faut prendre sur-le-champ un parti qui décide de la victoire ou de la fuite ; où les résolutions doivent être si rapides, qu'elles paraissent plutôt l'effet du sentiment que le fruit de la réflexion : dans une telle profession, la théorie la plus savante ne saurait suffire. Dénuée de ce coup-d'œil sûr et rapide que la pratique seule, et la pratique la plus suivie, peut donner, elle perdrait en méditations le temps de l'action. Il faut donc que l'expérience achève l'homme de mer que l'étude des sciences exactes aura commencé. Cette réunion doit se faire avec le temps partout où il y a des navigateurs, mais nulle part aussi promptement que dans une île, parce que les arts se perfectionnent plus

tôt où ils sont d'une nécessité plus indispensable.

Par la même raison il y aura de meilleurs et plus de matelots ; mais seront-ils traités avec la justice et l'humanité qui leur sont dues ? Un d'eux qui a heureusement échappé aux feux dévorans de la ligne, à l'horreur des tempêtes, à l'intempérie des climats, revient d'un voyage de plusieurs années et des extrémités du globe. Son épouse l'attend avec impatience ; ses enfans soupirent après la vue d'un père dont on leur a cent fois répété le nom ; lui-même il charme ses ennuis par le doux espoir de revoir bientôt ce qu'il a de plus cher au monde ; il hâte par ses desirs le moment délicieux où il soulagera son cœur dans les tendres embrassemens de sa famille. Tout à coup, à l'approche du rivage, à la vue de sa patrie, on l'arrache avec violence du navire où, pour enrichir ses concitoyens, il vient de braver les flots, et il se voit précipité par d'infâmes satellites dans une flotte où trente, quarante mille de ses braves compagnons doivent partager son infortune jusqu'à la fin des hostilités. C'est vainement que leurs larmes couleront, c'est vainement qu'ils réclameront les lois ; leur destinée est irrévocablement fixée. Voilà une faible image des atrocités de la presse anglaise.

Dans nos gouvernemens absolus c'est une autre méthode, plus cruelle peut-être en effet, quoiqu'en apparence plus modérée. Le matelot y est enrôlé, et enrôlé pour sa vie. On le met en mou-

vement, on le retient dans l'inaction, quand on veut, et comme on veut. Un caprice décide de sa solde, un caprice règle l'époque où elle lui sera payée. Durant la paix, durant la guerre il n'a jamais de volonté qui lui soit propre; sans cesse il est sous la verge d'un despote subalterne le plus souvent injuste, féroce et intéressé. La plus grande différence que j'observerais entre la presse et les classes, c'est que l'une est une servitude passagère, et que l'esclavage des autres n'a point de terme.

Cependant vous trouverez des apologistes, des admirateurs peut-être de ces usages inhumains. Il faut, vous dira-t-on, que dans l'état de société les volontés particulières soient soumises à la volonté générale, et que les convenances des individus soient sacrifiées aux besoins publics. Telle a été la pratique de toutes les nations et de tous les âges. C'est sur cette base unique que les institutions, bien ou mal conçues, ont été fondées. Jamais elles ne s'écarteront de ce point central sans précipiter l'époque inévitable de leur ruine.

Sans doute la république doit être servie, et doit l'être par ses citoyens; mais n'est-il pas de la justice que chacun y contribue selon ses moyens? Faut-il que, pour conserver à un millionnaire souvent injuste la jouissance entière de sa fortune et de ses délices, on réduise l'infortuné matelot au sacrifice des deux tiers de son salaire, des besoins de sa famille, du plus précieux des biens, la liberté?

La patrie ne serait-elle pas servie avec plus de zèle, de vigueur et d'intelligence par des hommes qui lui voueraient volontairement les facultés physiques et morales qu'ils ont acquises ou exercées sur toutes les mers, que par des esclaves nécessairement et sans cesse occupés du soin de briser leurs chaînes? Mal à propos les administrateurs des empires diraient-ils pour justifier leur conduite atroce que ces navigateurs refuseraient aux combats leurs bras et leur courage, si on ne les y traînait contre leurs penchans. Tout assure qu'ils ne demanderaient pas mieux que d'exercer leur profession; et il est démontré que, quand ils y auraient quelque répugnance, des nécessités toujours renaissantes les y forceraient.

Le dirons-nous? et pourquoi ne le dirions-nous pas? les gouvernemens sont aussi convaincus que ceux qui les censurent du tort qu'ils font à leurs matelots; mais ils aiment mieux ériger la tyrannie en principe que de convenir de l'impossibilité où ils sont d'être justes. Dans l'état actuel des choses, tous, quelques-uns principalement, ont élevé leurs forces navales plus haut que leur fortune ne le permettait. Jusqu'ici leur orgueil n'a pu se résoudre à descendre de cette grandeur exagérée dont ils s'étaient enivrés, dont ils avaient enivré leurs voisins. Le moment arrivera pourtant, et il ne doit pas être éloigné, où ce sera une nécessité de proportionner les armemens aux ressources d'un fisc obéré. Ce sera une époque heu-

reuse pour l'Europe si elle suit un si bel exemple. Cette partie du monde, qui compte aujourd'hui trois cent quatre-vingt-douze vaisseaux de ligne, et quatre fois plus de bâtimens de guerre d'un ordre inférieur, tirera de grands avantages de cette révolution. L'Océan sera sillonné alors par moins de flottes, et surtout par des flottes moins nombreuses. La navigation marchande s'enrichira des débris de la marine militaire. Cet espoir est principalement augmenté par les fréquens voyages aux terres australes.

Après que Magellan eut découvert l'Océan pacifique en 1520, d'autres navigateurs parcoururent cette mer immense, et y découvrirent tous quelques-unes des îles dont elle est remplie. C'était leur unique ambition. Pierre-Fernand Quiros fut le premier qui eut l'idée d'un continent austral, et le 21 décembre 1605 il partit de Callao pour le chercher. Son opinion entraîna les physiciens et les géographes, qui pensèrent assez généralement que cet autre hémisphère était nécessaire pour balancer les terres du nord. Subjuguées par ces autorités, les nations maritimes de l'Europe ordonnèrent à des époques différentes des expéditions dont aucune n'eut le succès qu'on en attendait. Plus habile, plus patient, plus courageux que tous ceux qui étaient entrés dans la carrière, le capitaine Cook a enfin démontré ou que le continent austral n'existait pas, ou qu'il était impossible d'y aborder.

Les travaux de ce grand homme ne se sont pas bornés à nous désabuser d'une chimère. Il a constaté l'existence, jusqu'à nos jours douteuse, de quelques îles; il a donné des lumières certaines sur d'autres qui étaient très-imparfaitement connues; il a abordé dans un assez grand nombre d'autres où nul pavillon ne s'était jamais montré.

Ces îles multipliées, qui couvrent un vaste océan, ont plus ou moins d'étendue. Peu sont grandes. La plupart sont fort bornées. Il y en a même beaucoup qui ne sont guère que des bancs de sable ou de corail, couverts de cocotiers et d'autres plantes utiles ou nuisibles.

Ces îles sont presque généralement plus ou moins peuplées. Comment et par qui l'ont-elles été, si leurs habitans ne sont pas aborigènes?

Les mers qui baignent tant de divers archipels sont bornées à l'est par l'Amérique, au sud par la Nouvelle-Hollande, à l'ouest par l'Asie, au nord par les îles de l'Inde.

Les vents d'est, qui soufflent le plus régulièrement dans ces parages, feraient soupçonner que les habitans des îles qui nous occupent y sont venus originairement du Nouveau-Monde; mais cet hémisphère, avant l'arrivée des Européens, était trop désert pour qu'il pût s'y faire des émigrations; mais la couleur, les traits, les formes, le tempérament, l'idiome, les usages des Américains n'ont aucun rapport prochain ou même éloigné avec ceux de ces insulaires; mais sur les

frères pirogues qu'avaient le Chili, le Pérou, le Mexique, il n'était pas possible de traverser l'espace de six cent à mille lieues qui sépare le continent de la plus orientale de ces îles.

A l'ouest, la Nouvelle-Hollande n'est guère moins étendue que l'Europe entière. Il est possible que cette île, qu'on appellera ou qu'on n'appellera pas un continent, devienne avec le temps de quelque importance; mais elle n'est rien actuellement. On n'y voit que très-peu de sauvages petits et mal faits. Rien n'égale leur stupidité! Leurs mœurs sont atroces, et leur anthropophagie est démontrée. Ils ne connaissent aucun arbre utile, aucun animal domestique, aucun genre de culture, et ne trouvent leur subsistance que dans la pêche. Leurs vêtements, leurs huttes, leurs bateaux, tout porte l'empreinte de l'extrême barbarie. C'est une des plus misérables contrées du globe. Comment supposer que les habitans des îles tropicales, que rien ne rapproche de cet état d'infortune et de dégradation, puissent avoir de pareils ancêtres?

Il est sans vraisemblance que les habitans des îles de la mer du Sud soient sortis immédiatement du continent d'Asie. Quand les distances ne défendraient pas de le penser, on en serait détourné par le défaut de ressemblance entre ces nations.

Du côté du nord, les îles de la mer du Sud se trouvent presque contiguës à celles des Indes orientales. Rarement la chaîne en est-elle inter-

rompue de plus de cent lieues. Dans les unes et dans les autres on voit deux espèces d'hommes, dont l'une a les cheveux longs, et l'autre les a crépus. Beaucoup d'autres rapprochemens plus ou moins marqués, joints à la facilité des communications, ne permettent guère de douter que les îles de la mer du Sud n'aient été peuplées par les îles des Indes orientales, qui plus anciennement l'avaient été par la terre ferme la plus voisine.

Les îles de la mer du Sud diffèrent beaucoup entre elles. Celles de la Société et des Amis, Taïti, les Marquises, quelques autres situées dans les tropiques, jouissent d'un beau ciel, d'un climat délicieux, d'un sol excellent, de plusieurs animaux domestiques, d'un grand nombre d'arbres à fruits, de légumes d'un goût exquis. Ces dons, d'une nature libérale, diminuent dans les Nouvelles-Hébrides, dans la Nouvelle-Calédonie, dans la Nouvelle-Zélande. Ils cessent entièrement à mesure qu'on va vers la Terre-de-Feu, vers la Nouvelle-Géorgie.

Le moral éprouve la même dégradation que le physique. On a démêlé une sorte de gouvernement, quelque police, des qualités sociales sous les zones fortunées, et dans les pays de glace des hommes que leur stupidité rapprochait des brutes.

Voyez combien il faut de siècles pour opérer des révolutions essentielles dans les idées du peuple le plus favorablement disposé, et vous serez assuré que les Européens qui ont depuis peu visité les

îles de la mer du Sud, dont même ils n'entendaient pas la langue, n'en ont guère pu avancer la civilisation. La bienfaisance de ces intrépides navigateurs s'est bornée à enrichir les plages qu'ils découvraient de quelques-uns de nos quadrupèdes, de quelques-unes de nos plantes nourricières, de quelques-uns de nos instrumens de fer ou d'acier. Il n'est pas impossible que ces actes d'humanité tournent un jour à notre avantage. Si jamais les colonies que nous avons fondées sur presque tout le globe venaient à se détacher de leur métropole, l'inquiétude qui nous tourmente porterait vraisemblablement nos descendans à former de nouveaux établissemens dans des régions qui ne nous offrent rien actuellement qui puisse tenter notre avarice. Ce serait une nouvelle direction pour le commerce.

vi.  
Commerce.

Le commerce ne produit rien lui-même; il n'est pas créateur. Ses fonctions se réduisent à des échanges. Par son ministère, une ville, une province, une nation, une partie du globe sont débarrassées de ce qui leur est inutile; par son ministère, elles reçoivent ce qui leur manque. Les besoins respectifs de la société des hommes l'occupent sans cesse. Ses lumières, ses fonds, ses veilles, tout est consacré à cet office honorable et nécessaire. Son action n'existerait pas sans les arts et la culture; mais sans son action la culture et les arts seraient peu de chose. En parcourant la terre, en franchissant les mers, en levant

les obstacles qui s'opposaient à la communication des peuples, en étendant la sphère des besoins et le désir des jouissances, il multiplie les travaux, il encourage l'industrie, il devient en quelque sorte le moteur du monde.

Les Phéniciens furent les premiers négocians dont l'histoire ait conservé le souvenir. Situés sur les bords de la mer aux confins de l'Asie et de l'Afrique, pour recevoir et pour répandre toutes les richesses de ces vastes contrées, ils ne fondèrent des colonies, ne bâtirent des villes que pour le commerce. A Tyr, ils étaient les maîtres de la Méditerranée; à Carthage, ils jetèrent les fondemens d'une république qui commercia par l'Océan sur les meilleures côtes de l'Europe.

Les Grecs succédèrent aux Phéniciens; les Romains aux Carthaginois et aux Grecs. Ils furent les maîtres de la mer comme de la terre; mais ils ne firent d'autre commerce que celui d'apporter pour eux, en Italie, toutes les richesses de l'Afrique, de l'Asie et du monde conquis. Quand Rome eut tout envahi, tout perdu, le commerce retourna pour ainsi dire à sa source, vers l'Orient. C'est là qu'il se fixa, tandis que les barbares inondaient l'Europe. L'empire fut divisé. Les armes et la guerre restèrent dans l'Occident; mais l'Italie conserva du moins une communication avec le Levant, où coulaient toujours les trésors de l'Inde.

Les croisades épuisèrent en Asie toutes les fureurs de zèle et d'ambition, de guerre et de fana-